

Ce corps qui respire avec moi

David Homel

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Homel, D. (2020). Ce corps qui respire avec moi. *24 images*, (195), 108–110.

Ce corps qui respire avec moi

par DAVID HOMEL, écrivain | Traduction JEAN-MARIE JOT

J'ai regardé tomber le mur de Berlin à la télévision, chez moi à Montréal, en compagnie de Peter Schneider, l'auteur du *Sauteur de mur*, l'un des romans incontournables du Berlin divisé. « Quel effet cela fait-il de voir disparaître le sujet principal de ton œuvre ? », lui ai-je demandé.

Avec quelqu'un comme Schneider, inutile de mâcher ses mots. « Une société n'a pas le devoir de procurer un sujet à ses écrivains, » m'a-t-il répondu. C'est pourtant souvent le cas. Je n'ai jamais oublié ses paroles.

Quelques années plus tard, en 2003, j'étais de nouveau avec Schneider, à Sarajevo cette fois, lui en tant que scénariste et moi comme romancier, dans le cadre du festival Étonnants voyageurs. L'administration de l'événement était située au Centre André Malraux, près de la place du marché de Markale où, en 1994, des obus de mortier étaient tombés sur des civils. Avec lui, Schneider apportait *Les années du mur*, le film de Margarethe von Trotta qu'il avait scénarisé, et qu'il devait présenter devant un public bosniaque. Il me demanda si je voulais assister à la projection.

J'acceptai, bien entendu. « C'est en allemand, précisa-t-il. Tu comprends cette langue ? » « Non, mais ça ne fait rien. Je me débrouillerai avec les images, » lui répondis-je. J'espérais être assez au fait de l'œuvre de Schneider et connaître suffisamment de bribes d'allemand – le yiddish était la langue maternelle de mes parents – pour saisir ce qui se déroulerait à l'écran.

L'endroit était plein. La salle polyvalente du Centre avait été transformée en cinéma pour la soirée. Je perdis rapidement de vue Schneider, accaparé par les services culturels allemands, comme il est d'usage dans ce genre d'événement. Au milieu de la foule, je trouvai un fauteuil inoccupé.

Une salle de cinéma, surtout si elle est comble, est à l'image d'un corps humain, et celui qui m'entourait était agité bien avant que les lumières s'éteignent. La guerre de Bosnie avait pris fin huit ans plus tôt, mais dans la psyché des habitants, les combats faisaient toujours rage. J'ignore qui avait décidé de projeter *Les années du mur* devant un tel public. Avec tout le respect que je dois à mon ami de l'époque et à Margarethe von Trotta, le pari était risqué.

À mesure que la projection avançait, le corps remuait dans son siège sans trouver le moindre réconfort, comme l'insomniaque à la recherche de la position réparatrice. Dans le film, tout n'est que rencontres avortées, séparations, évasions ratées, captures, et frustration. On ne peut faire confiance à personne, les protagonistes ont intériorisé le pouvoir, et on y dépeint un monde arbitraire où l'individu n'a que peu sa place. Est-ce le bon film à montrer à un public de Sarajevo ? me demandai-je. Certainement, l'art n'étant pas là pour faire office de soupape de sûreté. Mais cette représentation n'était-elle pas un acte de cruauté ?

Durant les deux heures et cinq minutes que dure le film, la salle tentait en vain de respirer, l'angoisse lui plombait la poitrine, la laissant à bout de souffle. Je saisisais l'intrigue sans vraiment comprendre qui étaient les personnages. Ils se ruaient ici et là entre deux mondes qui s'opposaient ; ils s'effondraient devant la police secrète, leurs faux papiers les trahissaient, le courage les désertait. J'ai compris ce film en étant témoin des symptômes physiques ressentis par les gens qui m'entouraient, eux qui revivaient une situation qu'ils avaient subie peu de temps auparavant. Et il ne s'agissait pas que de ceux assis le plus près de moi, mais du corps politique tout entier rassemblé dans ce cinéma d'un soir. En dépit de l'aspect mélodramatique des *Années du mur*, où deux amants sont séparés par le Mur, c'était pour lui-même que le public éprouvait cette angoisse.

La température de la salle avait monté. Les corps commencent à exsuder l'odeur si particulière de la peur. Certains partirent avant la fin, en un geste qui ne se voulait un manque de respect ni pour le scénariste, présent sur place, ni pour la réalisatrice absente. L'attaché culturel allemand avait-il prévu une telle réaction ? Les gens présents ce soir-là avaient vécu dans une ville emmurée. Leurs concitoyens avaient perdu la vie sur la place du marché, juste en face, et leurs souvenirs avaient été manipulés par une propagande guerrière cherchant à imputer la responsabilité première des tirs de mortier.

J'ai fini la soirée tout seul dans un *kafana* non musulman où l'on servait l'eau-de-vie locale, en méditant sur l'art et la cruauté. Je suis prêt à revoir ce film, un jour, avec des sous-titres.